

fut un combat terrible, acharné ; l'ennemi fut repoussé jusqu'au bout du village. Alors le sergent donna le signal de la retraite, et voulut entrer dans la ferme pour dire un dernier adieu à ses vieux parents. Mais, à peine avait-il posé le pied sur le seuil, qu'une balle prussienne le frappait en pleine poitrine. La porte s'ouvrait au même instant, et le vieux père recevait le cadavre de son fils dans ses bras.

— Mon fils ! mon fils ! mon pauvre enfant !

Le vieillard dépose sur le lit le corps de son enfant, pendant que la mère, à ce terrible spectacle, chancelle et s'évanouit.

Au dehors, la musique se fait entendre, et les Prussiens entrent dans le village dont ils prenaient possession.

A la nuit, on put voir un homme sortir de la ferme, tenant à la main un fusil, qu'il dissimulait tant bien que mal sous sa blouse. Il se dirigea vers le presbytère. Arrivé là, il grimpa sur le mur, d'où il pouvait découvrir le château, et attendit. L'attente fut longue : au château, on faisait bombance ; l'état-major prussien y fêtait sa victoire.

Tout à coup un bruit de voix se fit entendre et plusieurs officiers sortirent du château. Ils s'arrêtèrent sur la place, en face du presbytère, et le plus grand d'entre eux, escaladant les marches de la croix qui se trouvait au milieu de la place, allait adresser quelques paroles à ses camarades, lorsqu'un coup de feu lui fracassa la tête. Le colonel prussien tomba au milieu du groupe épouvanté.

Au bruit du coup, l'abbé Miroy s'était avancé vivement :

— Monsieur le curé, dit en ce moment une voix dans l'ombre, mon fils est vengé ; cachez, je vous en prie, ce fusil. Puis il disparut.

L'abbé Miroy n'hésita pas. Il ne voulut pas laisser un compatriote, un ami, exposé aux conséquences redoutables d'une pareille action. Il prit le fusil, et rentra au presbytère.

En ce moment on frappa violemment à la porte. Il ouvrit. Un officier s'avança et demanda au curé s'il n'avait pas vu le meurtrier. Le curé esquiva la réponse :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un de tué ? demanda-t-il.

— Oui, on a assassiné le colonel.

— Le colonel, grand Dieu ! Mais c'est le coup de feu que j'ai entendu sous ma fenêtre.

— Oui ; vous avez dû voir ce misérable, vous devez savoir par où il a passé.